

ALBERT SÁNCHEZ PIÑOL

# Fungus

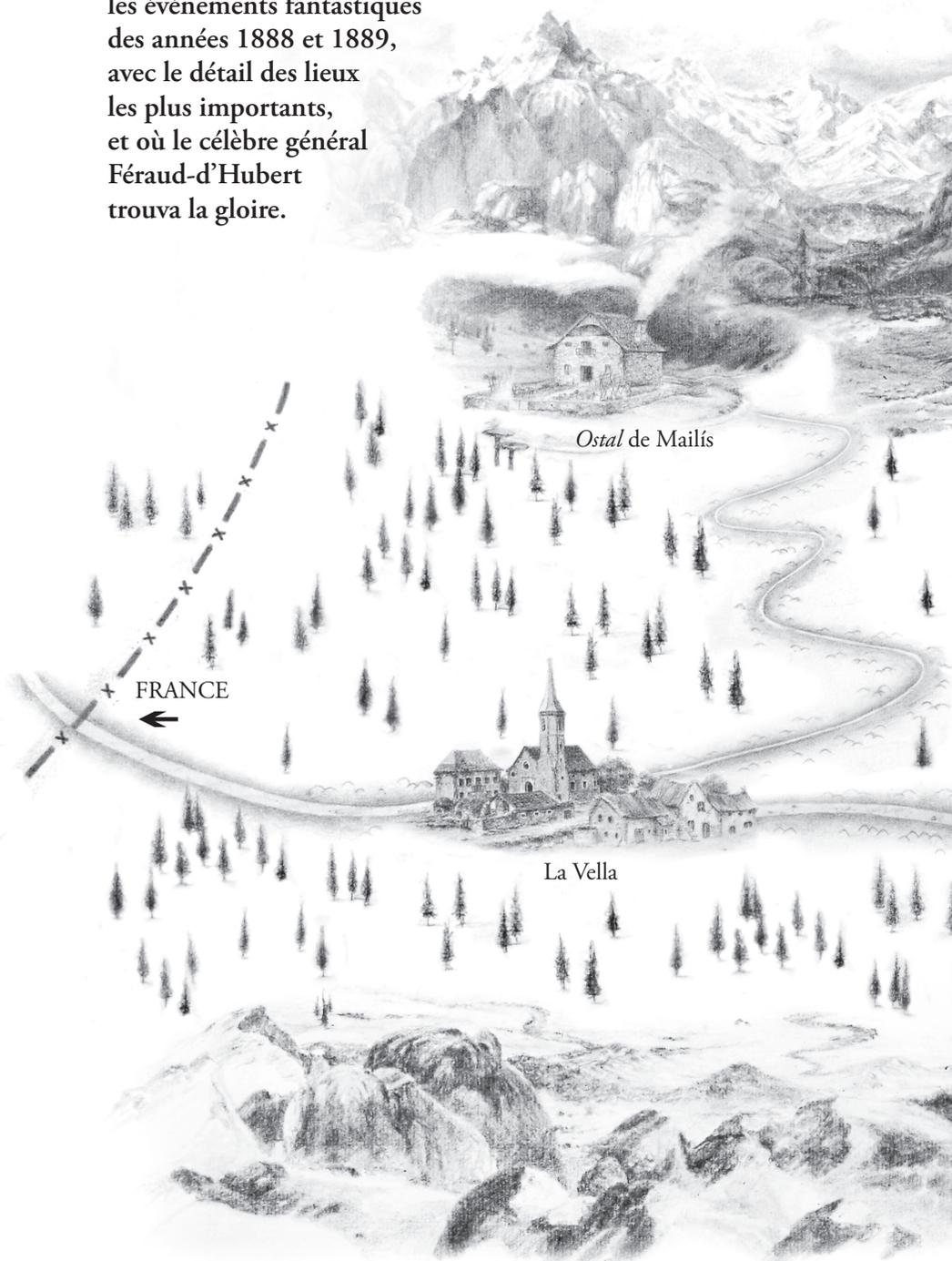
Le roi des Pyrénées

roman traduit du catalan  
par Marianne Millon

illustrations de Quim Hereu

*ACTES SUD*

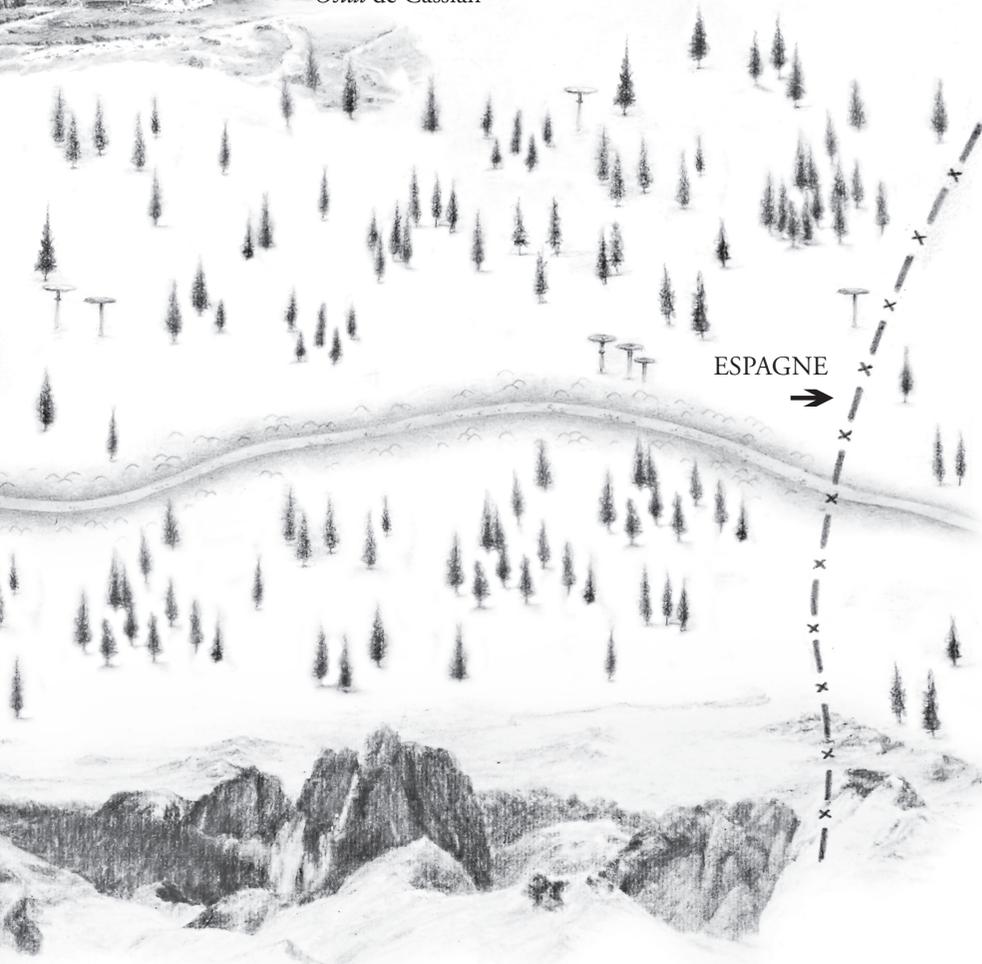
Carte de la vallée des Pyrénées  
où se sont déroulés  
les événements fantastiques  
des années 1888 et 1889,  
avec le détail des lieux  
les plus importants,  
et où le célèbre général  
Féraud-d'Hubert  
trouva la gloire.



Grotte et montagne  
du dangereux fugitif  
Ric-Ric



*Ostal de Cassian*





*Les gens ordinaires n'ont pas conscience de leur pouvoir.*

JOAN BROSSA

*Le mal n'existe pas, c'est le Pouvoir, qui existe.*

KRISHNAMURTI





## PREMIÈRE PARTIE



*Né en l'an 888, c'était le guerrier le plus redoutable du royaume des Francs. Son nom était Filis Mundi, et on finit par l'appeler Philomène. Il tua des Sarrazins dans le Sud, des Saxons dans les étangs et des Vikings sur la côte. Un jour, Philomène demanda à Louis III l'Aveugle :*

*— Mon Roi, où réside le Pouvoir sur les hommes ?*

*Le roi, qui n'était pas aveugle, regarda ses mains et lui dit :*

*— Je suis un monarque, effectivement, mais l'essence du Pouvoir est faite d'une substance si éthérée que personne ne sait où elle se cache.*

*Et à compter de ce jour, Philomène consacra sa vie à la recherche du Pouvoir.*

*— Le Pouvoir se cache sur la montagne la plus haute, lui dit un ermite orthodoxe.*

*— Le Pouvoir provient de graines minuscules, lui dit un mage oriental.*

*— Le Pouvoir attend dans la grotte la plus profonde, lui dit un savant juif.*

*Et après avoir écouté le mage, l'ermite et le savant, Philomène se laissa dépérir, car même le guerrier le plus redoutable ne pouvait résoudre une énigme qui se cachait dans la grotte la plus profonde, sur le sommet le plus haut, tout en étant une graine minuscule.*



## CHAPITRE I

RIC-RIC, FUGITIF ET ANARCHISTE, SE PERD  
DANS LES PYRÉNÉES, OÙ IL DÉCOUVRE  
UNE NATURE SAUVAGE ET CRUELLE

En 1888, quand on voulait franchir cette muraille de sommets appelés les Pyrénées, on passait par une vallée étroite au centre de laquelle se tenait un village solitaire, la Vella. Ses habitants étaient des gens bons et humbles, mais une autre sorte d'individus y vivait également : ceux qui préféraient le lucre à la loi, qui empruntaient des chemins de montagne pour éviter frontières et droits de douane, et que tous nommaient les *muscats* à cause de la couleur violet foncé de leur *barretina*.

La *barretina* mauve les identifiait. Ce bonnet mesurait parfois huit emfans. Si nécessaire, il servait de corde ou de ceinture, ou de gibecière faute de sac. Rempli de cailloux, il se transformait en un gourdin silencieux. Mais c'était surtout un code. Porté incliné vers l'arrière, cela voulait dire que l'homme vendait du blé. Penché à gauche, qu'il vendait des ustensiles, et à droite, des armes. Un nœud signifiait que le propriétaire du bonnet avait tué un homme ; deux nœuds, deux hommes ou plus. Une *barretina* avec un brin de romarin était un avertissement : "Danger, la Garde civile rôde." Les *muscats* partageaient des intérêts et des superstitions, et, comme les pêcheurs, ils considéraient que lors de leurs voyages transfrontaliers, ils devaient éviter la présence des femmes, qui portaient malheur. Ils buvaient des quantités invraisemblables de *vincaud*, un vin mélangé avec des herbes qu'on servait très chaud, et quand il leur montait à la tête, ils pouvaient tuer un homme avec autant d'indifférence que pour décapiter un lapin. De tristes sires.

Les *muscats* portaient des ballots de contrebande de vingt-cinq kilos attachés dans le dos. Avec cette charge pour gravir la montagne, il était impossible d'effectuer le trajet entre l'Espagne et la France sans passer une nuit sur place, dans un refuge. Tous les *muscats* de la Vella connaissaient donc la maison de Cassian. Ou, comme on disait dans leur langue, l'*ostal* de Cassian.

En 1888, mille ans après la naissance de Philomène, sur les sommets des Pyrénées orientales vivait un homme qui assurait être le descendant direct du grand guerrier. Il s'appelait Cassian, et de son ancêtre primitif il avait hérité la stature imposante, la barbe rousse et les sourcils encore plus roux. Comme il avait perdu ses cheveux, il faisait partie de ces hommes qui portent la calvitie comme un attribut. Pour compenser, il s'était laissé pousser de longues pattes dans le prolongement d'une moustache presque orange qui se détachait sur son menton pelé. Il régentaient son *ostal* comme un royaume secret au sommet de la montagne, au milieu d'une petite prairie de mauvaises herbes piétinées par les *muscats*. La dégradation de l'environnement annonçait la présence humaine : l'*ostal* était entouré de résidus : vieux fers à cheval et bric-à-brac oxydés, carcasses de bétail à demi enterrées et détritiques de toute sorte.

La bâtisse était un rectangle au toit recouvert d'ardoise noire.

À l'intérieur, le long du mur, un comptoir poisseux de bois brut, soutenu par de vieux barils, auxquels étaient accrochés des morceaux de sacs en toile de jute. Le comptoir était criblé de petits trous dans lesquels reposaient des cadavres de mouches qui avaient connu une horrible agonie, plongées dans des flaques de la boisson locale, le *vincaud*. Au fond, la cheminée. Une énorme gueule fumée, avec trois crochets de fer noirci d'où pendaient de grosses marmites, rudimentaires et ventrues.

Les *muscats* n'avaient pas d'amis. Pourtant, Cassian faisait parfois des confidences à certains de ses hôtes.

— Tu sais, je descends de Philomène, le grand guerrier franc, et un jour je trouverai le Pouvoir, qui se cache tout près d'ici, quelque part, lui disait-il.

Ric-Ric fit irruption à l'*ostal* de Cassian un soir d'automne 1888. Il entra, avec ses petits yeux et ses sourcils noirs, ses cheveux longs, comme ceux de Jésus sur la croix, et personne, ni Cassian ni les *muscats*, ne songea que ce si petit homme allait changer leur existence. Personne ne pensa qu'il allait même transformer les Pyrénées et le monde entier. Personne. Et à raison. Quel tableau. Ils n'avaient jamais vu quelqu'un d'aussi peu équipé pour la montagne. Chaussures de ville, manteau noir éculé, et un chapeau melon aussi noir que sa barbe et sa moustache. C'était un individu trapu, au torse large, aux bras et aux jambes un peu courts mais robustes. Un peu négligé, un peu ridicule : un œil avait le regard d'un renard, et l'autre celui d'une poule. Il entra et s'assit devant la cheminée en tremblant de froid et en serrant les bras, comme si son corps était une écorce.

Cassian lui expliqua que ce n'était pas un hôtel, mais une cachette, un lieu clandestin que seuls les contrebandiers fréquentaient. S'il voulait y passer la nuit, il devait payer trois réaux. Mais le petit homme n'en avait pas le premier. Alors un vieux *muscat* éleva la voix :

— C'est sûrement un mouchard.

Et un autre, qui mastiquait de gros morceaux de fromage, lui demanda :

— Qui t'envoie ? La police espagnole, ou la française ?

Cassian demanda à la ronde :

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

Et les *muscats* de lui répondre, comme pour donner une adresse dans la rue :

— Gorge, gorge.

Cassian sortit une arme de sous le comptoir. Des années plus tôt, un carliste sur le chemin de l'exil la lui avait donnée en paiement de son séjour. C'était un revolver de bonne qualité, un Lefauchaux modèle 1863. Sur la culasse était gravée une inscription : "Usine d'Oviedo." Cassian introduisit les six balles dans le tambour et, de la pointe de son arme, il obligea Ric-Ric à sortir de l'*ostal* avec lui.

Ils firent deux cents pas, Ric-Ric avec le canon du Lefaucheux incrusté entre les côtes, et arrivèrent au bord d'une gorge. Au sommet du monde, il était plus facile de tuer, car là-haut, l'oubli remplaçait la violence : on poussait un homme, et la nature l'avalait tout simplement, comme s'il n'avait jamais existé. Ils avaient l'habitude de jeter les victimes dans des gorges qui n'étaient pas exactement des ravins, mais des fissures abyssales. Les *muscats* disaient que les gorges des Pyrénées contenaient tellement de cadavres qu'un jour les os déborderaient des profondeurs.

Cassian ordonna à Ric-Ric de s'arrêter devant une de ces gorges, un orifice qui s'ouvrait dans le sol comme un puits, dont la bouche n'était pas ronde, mais étroite et allongée, semblable au sourire d'un démon. On ne voyait pas le fond. Lorsque Ric-Ric se trouva entre la gorge et l'arme, Cassian insista encore :

Paie les trois réaux, et je te laisse partir.

Ric-Ric tomba à genoux en sanglotant, et avoua : il fuyait la loi car c'était un révolutionnaire anarchiste. Quand on l'emmenait au commissariat, on le frappait avec une barre de fer. "Ris, ris, maintenant on va voir si tu ris", lui disaient-ils. Et lui, à demi fou, répondait toujours : "Ric, ric !" (" Je ris, je ris"). D'où son nom. Mais en cette année 1888, Barcelone était le siège d'une Exposition universelle. Les autorités voulaient nettoyer la ville de la racaille, la police était partout et, las de se faire rosser, il avait fui. Mais il ne pouvait s'éloigner davantage : de l'autre côté de la frontière, il y avait aussi des flics et des juges. Il acheva sur un pathétique :

— Ne me livre pas aux réactionnaires, camarade.

Cassian s'y connaissait en hommes et il se dit que, si cet individu était un révolutionnaire, ce devait en être un de troisième ou quatrième catégorie : non, définitivement, Ric-Ric n'était qu'un insolent arrivé à son *ostal* par pur hasard, parce qu'en montagne, comme en mer, il y a des naufragés. Il ne le jeta pas dans le ravin. Il rengaina son arme et l'emmena ailleurs, non loin de l'*ostal* : au pied d'une montagne.

Cassian et Ric-Ric s'engagèrent dans une sorte de passage, un chemin étroit entre deux murs de pierre. Au fond s'ouvrait

une fissure dans la roche. Ils y entrèrent. À l'intérieur, l'espace acquérait les proportions d'une cellule de moine. Les murs, couleur plomb, étaient rugueux. On entendait le vent siffler en hennissant comme un âne. Il faisait plus froid dedans que dehors.

Cassian fit un geste de la main en abordant cet espace minuscule comme si c'était un empire.

— Je vais t'apporter une pelle et une pioche pour que tu l'agrandisses, lui dit-il. *T'i serás força ben, en la tià cauna\**.

*Cauna* signifiait grotte.

Ric-Ric jeta un regard circulaire. Il était difficile de savoir ce qu'il pensait.

— Et tu ne pourrais pas aussi m'apporter un canapé, camarade ? se contenta-t-il d'objecter.

Cassian éclata de rire. Il le planta là, et en le voyant revenir seul, les *muscats* pensèrent que Ric-Ric avait cessé d'exister, au fond de la gorge.

— Je ne l'ai pas poussé, dit Cassian. Ce n'était pas un mouchard.

Ils lui demandèrent comment il pouvait en être aussi sûr.

— La police n'enverrait jamais un espion sans un sou en poche.

Et il ajouta :

— À compter d'aujourd'hui, ce sera le domestique de la maison.

Tous les *muscats* comprirent ce que cela signifiait. La vallée était régentée par les *ostals*. Les gens ne possédaient pas les maisons, c'était l'inverse. On ne vous demandait jamais de quelle famille vous étiez, mais à quel *ostal* vous apparteniez. Les maisons puissantes avaient un domestique. Et les domestiques de cette vallée étaient spécialement affectés au service des propriétaires des *ostals*. Les travaux les plus durs et les plus pénibles leur étaient réservés. En échange, ils recevaient un salaire, aussi minime fût-il, on leur donnait une chambre avec un lit et un pot de chambre et, malgré cette vie soumise, ils faisaient partie de la famille.

\* "Tu seras très bien, dans ta *cauna*." (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Mais la montagne dégradait tout ce qu'il y avait dans la vallée. Plus ils vivaient en altitude, plus la loi des hommes s'évaporait et s'estompait. Et lorsque Cassian annonça que Ric-Ric serait le domestique de l'*ostal*, il voulait dire que ce dernier aurait toutes les obligations d'un domestique, mais pas les privilèges : il ne vivrait pas sous le même toit et ne ferait pas partie de la famille, car les *muscats* n'en étaient pas une, ils étaient autre chose. Ceux-ci acquiescèrent, satisfaits, car ils avaient toujours pensé que Cassian manquait de personnel. Et ils dirent ce que n'importe quel homme de la vallée aurait dit d'un domestique :

— S'il s'enfuit, on te le ramènera.

\*

Cassian l'aida à aménager cette crypte naturelle, la *cauna*. Ric-Ric agrandit l'entrée et l'intérieur, et il construisit une porte qui ressemblait à la barque d'un naufragé. Il pouvait même la fermer avec un verrou de basse-cour, grand et oxydé. Quand on l'ouvrait, les charnières grinçaient, comme si elles avaient écrasé une souris, et on pénétrait dans une grotte de cinq pas de long sur six de large. Il y avait un matelas nu, rembourré avec de la paille. À côté, un très vieux poêle en fer. La fumée était canalisée par un long tuyau en forme de coude. En résumé, il s'était construit une habitation troglodytique.

Mais Ric-Ric ne regagnait la *cauna* que le soir. Il passait ses journées à travailler à l'*ostal*, soumis à un rythme épuisant. On lui attribuait les tâches les plus ingrates : s'écorcher les mains en coupant du bois, nourrir les lapins en cage, rapporter à la maison de l'eau propre du ruisseau le plus proche en se gelant les doigts sur l'anse des seaux, laver le sol avec un balai de bruyère... Il faisait également office de serveur : il devait apporter les consommations, le pain, le fromage, les pois chiches et le lard aux *muscats*, qui le traitaient en fonction de l'idée que l'on se faisait du mot *domestique* dans la vallée. Ils l'appelaient d'un long sifflement, comme un chien, et quand ils l'avaient près d'eux, ils se servaient de sa chemise comme d'une serviette.

La gardienne de la maison était une horrible oie, vieille et criarde, et plus chauve que Cassian. Cette oie avait une histoire. D'après ce qui était parvenu aux oreilles de Ric-Ric, au début, il y en avait six. Les cinq autres décidèrent qu'elle serait celle du rang inférieur, aussi prirent-elles l'habitude de lui picorer la tête. D'où la calvitie. À chaque fois qu'elle se penchait pour manger un ver ou une graine, les oies qui se trouvaient près d'elle la punissaient de leur bec. Pour lui voler le ver ou la graine et pour lui rappeler qu'elle était la dernière des oies. À la fin, le pauvre animal n'avait plus ni poil ni peau sur la partie supérieure du crâne, l'os était apparent, blanc et rond comme une boule de billard, et recouvert d'une couche de sang séché.

Paradoxalement, le malheur de cette oie lui sauva la vie. À chaque fois que Cassian avait besoin de viande pour la marmite et de beurre pour le garde-manger, sa hache choisissait le volatile le plus dodu et au plumage le plus lustré. Et quand il ne resta plus que l'oie chauve, il décida de la gracier, sa chair étant maintenant trop sèche pour la cuire et parce qu'elle braillait si fort, de façon si indignée, qu'elle servait de gardienne plus zélée qu'un chien. L'Oie Chauve se retrouva sans ennemies, solitaire mais triomphante. Elle allait et venait dans le bâtiment telle la reine des Pyrénées : elle balançait son corps arrondi, la tête très droite, le cou long comme un périscope et le regard présomptueux. Elle détestait Ric-Ric, peut-être parce que dans cet homme aussi soumis à Cassian qu'un animal de basse-cour, elle voyait une réplique de ses anciennes congénères. Elle le poursuivait toujours et le pinçait du bec, juste derrière les genoux.

Mais le pire, c'était les ustensiles que Ric-Ric devait manipuler tous les jours, la sensation que mille hommes les avaient utilisés avant lui. Tout ce que touchaient ses doigts était vieux et usé. Les manches des marteaux étaient faits d'un bois centenaire, les dents des scies arrondies et plates, telles des molaires. Peut-être parce que chaque objet qui parvenait à cette hauteur devait accomplir un trajet long, tortueux et sporadique, et le manque d'approvisionnement obligeait à réparer et à reconstruire. Tout l'*ostal* empestait un concentré de sueur, de tabac, de *vincaud* rance et surtout d'alfa moisi. Une odeur d'étable humaine. Il y avait des toiles d'araignées sur toutes

les poutres et dans tous les coins, grandes comme des voiles triangulaires et maculées de suie. L'air vétuste et décrépité de la maison contaminait la nature environnante. Autour du bâtiment, poussait une herbe toujours jaunie, malade et lasse de vivre. La seule exception dans ce paysage triste et déprimé étaient les champignons. Des champignons géants qui remplissaient le paysage et auxquels personne ne prêtait plus d'attention ou d'intérêt qu'à l'herbe.

Ces champignons.

Les *muscats* y étaient si habitués qu'ils ne les voyaient même plus. Mais Ric-Ric était un citadin, il n'avait jamais vu de champignons d'une taille aussi extraordinaire. Tous les matins, quand il parcourait le court trajet entre l'*ostal* et la *cauna*, il en voyait des douzaines, d'une taille colossale. Les plus petits avaient la taille d'un tabouret et il pouvait s'y asseoir, tandis que les grands lui arrivaient à la poitrine. Des champignons géants, couleur jaune d'œuf, algue ou de mille tons d'ocre. Le tronc était un cylindre parfait, sain et robuste, qui poussait droit et ferme. La taille des chapeaux, sphériques, était très variée. Certains étaient grands comme des roues de chariot. Ils apparaissaient ici et là, dispersés sans ordre. Peu importait le terrain. Ici, un, là, deux, et au fond, sur ces arbres, plus d'une douzaine, regroupés, affichant une arrogance immobile.

Ric-Ric ne tarda pas à se lasser de son régime de travail. Un jour, il était accroupi, frottant le sol, quand l'Oie Chauve se planta devant lui en ouvrant les ailes et en lâchant des fientes liquides. "Cra, cra, cra !", croassa-t-elle. Cela l'indigna.

— Camarade ! Ne sois pas complice de l'exploitation capitaliste. Dans le fond, toi aussi, tu es une victime, car tu ne sais rien de l'Idéal. Laisse-moi t'expliquer les principes de l'anarchisme internationaliste, dit-il en s'adressant à Cassian.

Et Ric-Ric se lança dans une dissertation abrupte. Il décrivit une future Arcadie heureuse où toutes les hiérarchies seraient abolies, où l'Homme Nouveau aurait dépassé les conflits et jouirait d'une Nouvelle Ère libertaire. Cassian l'écoutait, bouche bée, à tel point que la cigarette pendait de sa lèvre inférieure. Il laissa Ric-Ric s'expliquer puis lui dit, sur un ton amical et ému :

— Tu as parfaitement raison, Ric-Ric. Ici, perdu au milieu des montagnes incultes, je n'avais pas accès à de si nobles utopies. Tu m'as ouvert les yeux. Et tes paroles sont une authentique révélation. Approche, mon ami, je veux te donner un baiser fraternel.

Quand il fut près de lui, Cassian lui décocha deux gifles, une sur chaque joue. Deux gifles sonores, comme si quelqu'un de furieux avait tapé un paillason mouillé contre un mur.

Ric-Ric ! Cet idiot aspirait à convertir le monde. Et il le lui expliquait, à lui ! Au descendant de Philomène, qui consacrait sa vie à chercher la source du Pouvoir.

— Peut-être que dans les tavernes de Barcelone, tu réussis à en embobiner certains avec ce discours de pacotille. Pas moi. Si au lieu de prétendre libérer l'humanité tout entière, tu pensais à libérer un individu précis, tu ne serais pas à genoux en ce moment, fit Cassian.

Ric-Ric protesta et Cassian posa le Lefauchoux sur le comptoir d'un coup sec.

— Je vais te le prouver. Tout ce que tu as à faire, c'est de me tirer dessus. Et tu ne seras plus un domestique, mais le patron de l'*ostal*.

Cassian prit Ric-Ric par le poignet d'un geste brusque, l'obligea à saisir la culasse et posa le canon sur sa poitrine.

— Ne t'inquiète pas pour les *muscats*. Ils ne te feront rien. Ils admirent les hommes insoumis et décidés. Allez.

Mais Ric-Ric retira sa main et allégua d'une voix tremblante que ce serait un crime à cause du capital, pas contre le capital. Cassian l'interrompit d'un air méprisant et s'adressa ainsi à lui :

— Tu vois ? Tu n'as pas ces idées parce que tu es opprimé. Tu es opprimé parce que tu as ces idées.

\*

D'après la légende de Philomène, le Pouvoir se cachait dans la grotte la plus profonde. Au fond de la grotte, il y avait une graine.

C'était l'automne et il ne faisait pas encore très froid, mais dans la *cauna* de Ric-Ric, la chaleur n'entraît jamais. Le soir,

le poêle dévorait des troncs d'arbres comme une locomotive. Mais la roche était imprégnée d'une humidité ancienne et tenace. Et puis, toutes les cinq ou six nuits, il recevait une visite.

Parfois, à l'heure la plus sombre, il était réveillé par une présence perturbante : Cassian, une lanterne à la main, collé à la paroi de la grotte. Il cherchait quelque chose avec cette attitude solitaire des fantômes. La chandelle faisait battre des paupières Ric-Ric et il se protégeait le visage d'une main, comme s'il avait mal aux yeux. Il se redressait à demi sur le matelas et alors, entre les ténèbres et la lumière éblouissante du quinquet, Cassian le regardait tel un intrus.

— Tu as trouvé quelque chose ? lui demandait-il. Des graines, de petites graines. Tu les as trouvées ?

Cassian désignait d'un doigt le centre de la paroi. Et d'une voix inexpressive, il lui ordonnait :

— Creuse. Ici. Sors-toi du lit et creuse encore un peu, sale fainéant.